

## SAINT LOUIS

ROI DE FRANCE

*Patron de l'Alliance Nationale*

*Fête le 25 août.*

Louis de France, que l'histoire connaît encore plus sous le nom de saint Louis que sous celui de Louis IX, naquit à Poissy le 25 avril 1214. Il était fils de Louis VIII et de Blanche de Castille, et n'avait que onze ans lorsqu'il fut appelé au trône par la mort prématurée de son père, le 8 novembre 1226. Né d'un prince dont les contemporains ont vanté la piété et la chasteté autant que la valeur militaire, il fut élevé par sa mère, devenue régente, dans la pratique des plus hautes vertus. Son enfance, par son ardente piété et son humilité, annonça tout ce qu'il devait être un jour : ce fut véritablement l'enfance d'un saint. "Dieu," dit Joinville, son historien, "le garda par les bons enseignements de sa mère, qui lui enseigna à croire en Dieu et à l'aimer, et attirer autour de lui toutes les gens de religion. Elle lui faisait, si enfant qu'il fût, toutes ses heures faire et les sermons ouïr aux fêtes." Elle disait quelquefois qu'elle aimerait mieux le voir mourir que faire un seul péché mortel. Le vœu de la pieuse mère fut exaucé, sans qu'il lui en coûtât la perte de ce fils destiné à édifier son siècle et à illustrer la royauté par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Le confesseur de Louis, Geoffroi de Beaulieu, lui rendit, en effet, ce témoignage "que jamais il ne commit une faute où fût engagé le salut de son âme."

Si nous avions ici à peindre le roi, dont le gouvernement personnel commença avec sa déclaration de majorité que, deux ans auparavant, avait précédé son mariage avec Marguerite de Provence (27 mai 1234), nous ferions voir l'habile politique qui consolida l'œuvre de ses prédécesseurs par la soumission des grands vassaux et la paix imposée à l'Angleterre, le justicier et le législateur dans ces *Etablissements* célèbres qui furent comme le code de cette brillante époque. Mais c'est le saint, dont nous devons retracer la douce et aimable figure.

Tout jeune encore, il semblait ne vivre que pour Dieu : cette piété ne fit que grandir avec l'homme et le roi. Assidu aux offices de l'Eglise, il avait ordonné de les

célébrer dans son palais avec autant de solennité que dans une église. Aux heures canoniques, qu'il se faisait chanter, il avait ajouté l'office des morts, et entendait deux messes par jour, quelquefois trois ou quatre. A ses repas, il s'entretenait avec des personnes pieuses, des religieux, et ne se mettait au lit qu'après de longues oraisons, dont il sortait souvent comme d'une extase, tant il s'était anéanti dans la prière et la contemplation du Seigneur. "Où suis-je?" s'écriait-il alors perdu dans ces ravissements célestes. A minuit, il se réveillait, pour entendre chanter matines ; afin de ne pas troubler ses serviteurs dans leur sommeil, il se levait si doucement qu'on ne l'entendait pas. A la pointe du jour, il était encore debout pour assister à primes et commencer sa journée royale par la prière. Ces pieux exercices ne plaisaient pas toujours à ses courtisans, qui trouvaient que c'était beaucoup de temps donné à la messe et aux sermons : "Ils ne se plaindraient pas," disait-il avec une finesse sans amertume, "si j'en passais le double au jeu et à la chasse." Sa piété en effet, ne fit tort qu'à ses plaisirs, jamais à ses devoirs royaux. Bien qu'il se confessât tous les vendredis, il ne communiait cependant que six fois par an, à Pâques, la Pentecôte, l'Assomption, la Toussaint, Noël, et la Présentation, tant le sacrement de l'Eucharistie lui paraissait redoutable. Le vendredi saint, il allait nupieds visiter les églises ; mais pour concilier cette pieuse pratique avec le cérémonial de la cour, il portait des chaussures dont la semelle avait été enlevée. Bien que d'une très faible santé, il observait exactement le jeûne et l'abstinence, faisant maigre non seulement les vendredi et samedi, mais encore le mercredi et quelquefois même le lundi.

La charité de Louis et son humilité égalaient sa piété, dont elles dérivait comme de leur véritable source. Il avait pour maxime qu'il faut aimer les hommes parce qu'ils sont bons ou afin de les rendre tels. Chaque jour, il se faisait amener cent vingt-deux pauvres, à chacun desquels il était donné deux pains, une mesure de vin, de la viande ou du poisson, plus un denier parisien, et soixante autres pauvres recevaient deux fois par semaine quatre deniers par tête. Dans ses voyages, il ne s'arrêtait nulle part sans secourir et sans réunir autour de lui tous les malheureux auxquels il délivrait de larges aumônes. Aux grandes fêtes, il servait lui-même deux cents pauvres à la